
Avant-propos

Après avoir relu mes billets d'humeur, écrits jour après jour sur mon blog depuis 2007, j'ai pensé qu'à l'heure où l'on oriente les lecteurs en direction du numérique, il pouvait être utile de vous en soumettre un certain nombre, représentatifs des six années écoulées, ceci afin qu'ils soient lus ou relus d'une façon beaucoup plus conventionnelle, dans un recueil broché et on ne peut plus classique. Nostalgie d'un passé – pourtant si proche – qui ne reviendra jamais, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense. Peut-être, mais quelle coïncidence, fut-ce de constater que ce recueil s'ouvre sur l'enterrement d'une machine à écrire portable... qu'un clavier allait remplacer.

Ces billets, pour la plupart, auraient pu être écrits il y a vingt ans ; et même davantage, c'est bien là leur secret. L'Histoire aurait donc tout son temps... L'Histoire, avec son cortège de catastrophes humaines, écologiques, son lot de politiciens véreux, de gouvernants impuissants, d'imbéciles surdoués, de militaires fascinés, de religieux envoûtés, de banquiers escrocs et de sportifs dopés, d'imbéciles, d'idiots, de fous, tous inaptes au bonheur. Mais aussi, l'Histoire avec ses cohortes d'indigents, de sans-abris, d'affamés, de vrais héros du travail, de résistants à la mise en place d'une société qui met en danger, à tout instant, la vie de chacun par la recherche du profit avec des méthodes toujours plus barbares.

L'Histoire a tout son temps. Pas si sûr ; puisque la nostalgie de ce début de siècle nous démontre à chaque ligne, certes qu'un siècle naît tandis qu'un autre meurt, mais que cette mort ne peut se réaliser que dans la violence extrême d'une information toujours plus revancharde d'une époque sur l'autre. C'est en cela que notre début de siècle ressemble en de nombreux points à celui du XIX^e ou à la fin de l'Empire romain. Eux aussi avaient fâcheusement tendance à prendre les messies pour des lanternes.

Cette compilation de chroniques, toutes datées, nous renvoie à des histoires, à l'information qui les révèle, mais peut-être bien plus que cela : c'est une sorte de témoignage écrit au fil des heures, avec des jugements, des prises de positions, acides, amicales, révoltées, drôles, pleines de désarrois, cassantes et aussi tendres parfois, mais jamais neutres. Au final il reste tout de même l'espoir. Même s'il s'avère que mon espoir s'amincit au fur et à mesure que les pages se tournent.

Mes préoccupations de chaque jour sont autant de plaies ouvertes et de meurtrissures qui ne se referment pas, bien au contraire.

C'est une tranche de vie qui s'ouvre à vous, c'est le journal d'un accidenté de la vie, un genre de grand brûlé, c'est le film d'une époque déjà révolue, avec ses acteurs, ses chers disparus, ses compagnons d'un temps, à qui je veux rendre hommage aujourd'hui sans oublier bien entendu tous les imbéciles, et ils sont nombreux, qui m'ont donné l'inspiration tant recherchée... et sans qui ce livre n'existerait sans doute pas.

Michel Benoit

Hommage à celle dont les caractères resteront gravés au paradis des petites frappes



Ce jour devait arriver. Il devait forcément arriver. Dans sa laideur immense. Un jour malsain, humide, sans horizon ; un matin où l'aube et le crépuscule s'entremêleraient sans transition, où le lever du brouillard ressemblerait comme

deux gouttes d'eau à son coucher quand le ciel paraît peser comme une chape de plomb au-dessus des villes sans espoir de lendemains.

Les oiseaux s'étaient tus en cet instant tragique, comme pour compatir à leur tour à cette fin annoncée et le silence s'était installé, hantant la pièce qu'elle avait tant aimée dans une cacophonie assourdissante.

Cette pièce, simple et tranquille où elle se plaisait à côtoyer les odeurs d'encre et de papier, où un délicieux mélange de tabac l'imprégnait parfois les soirs de gala.

La maladie avait eu raison d'elle, pauvre mortelle, l'assailant de tous côtés, par tous les bouts. Sa voix pourtant était restée audible dans cette longue agonie mais ses phrases devenaient de plus en plus imperceptibles et elle le savait, sans l'accepter.

Moi-même, je ne pouvais l'admettre sans tomber dans un immense désespoir qui me désorientait jour après jour. Quarante ans de vie commune, quarante années de souffrances, de recherches, de joies, de gaietés, et cet enfant né enfin d'un long supplice vécu conjointement, *L'Insurgé*, quarante années de bonheur auprès d'elle où selon l'humeur, les à-coups saccadés des nuits sans lune se substituaient aux caresses imperceptibles des jours de fête.

Quarante années de servitude répondant à l'index, obéissant sans aucune objection aux plus profonds désirs, aux plus folles délicatesses comme aux plus grandes ambitions. Les chevaux meurent à vingt ans ; toi, ce serait à quarante que tu rendrais ton dernier souffle, discrètement, sans crier gare ! Bien que ta fin me fût annoncée longtemps avant l'heure fatale où le destin t'emporterait ce soir d'octobre 2007, t'épargnant ainsi une longue déchéance.

Tu fus tour à tour injuriée par un mauvais français dont l'orthographe avoisinait parfois le langage des comptoirs de bistrot avant fermeture ; frappée, martelée, jouissant sans te plaindre et parfois abandonnée, seule pour quelque temps, attendant silencieuse le retour du maître, mais jamais je ne t'entendis gémir ni me reprocher mes turpitudes ou mes absences. Je t'étais bien trop fidèle et revenais toujours vers toi, les soirs de fièvre intense.

Voilà, j'avais envie de t'écrire. Non pas en lettres d'acier, tu n'aurais pas supporté cet affront (j'ai toujours douté que tu fus jalouse), non, mais de ma plus belle plume, choisie parmi celles que j'affectionne le plus, et puis je me suis ravisé ; j'ai couru les magasins et j'ai ramené un clavier en plastique, plus jeune, moins bruyant, sans âme en quelque sorte, pour te dire adieu, compagne de quarante ans, amie de toujours.

Adieu ma petite machine à écrire. Et que ta voix résonne encore longtemps, pour l'éternité peut-être, au paradis des petites frappes...

Le 25 janvier 2008

Chronique d'un autre monde

Je n'aime pas les hommes, je déteste les riches et je n'aime même pas les pauvres gens, le peuple, ceux en somme pour qui je veux combattre. Mais je les préfère uniquement parce qu'ils sont les vaincus. Ils ont dans leur grande majorité, plus de cœur, plus d'humanité que les autres : vertu de

vaincus. J'ai un dégoût haineux pour la bourgeoisie ; quant aux autres, je sais bien qu'ils deviendront abjects dès que nous aurons triomphé ensemble.

Soutenir les minorités, n'est-ce pas aussi cela : trouver le véritable équilibre pour celui qui a épousé la justice sociale comme on épouse une destinée ? Une minorité ne se mesure pas au nombre de ceux qui la composent. Les minorités ne sont pas identiques. Qu'importe la minorité car elle seule peut paraître rassurante. Vouloir le bonheur et ne pas vouloir l'assumer, de peur qu'il ne crée lui aussi d'autres minorités, qui nous combattons pour les mêmes raisons que nous combattons aujourd'hui ceux qui la détiennent. Mélange de masochisme puritain et de complaisance dans le rôle de celui qui, quoi qu'il puisse arriver, sera toujours vaincu. Car le complexe du second, lui, paraîtra beaucoup plus supportable que d'assumer les responsabilités du vainqueur.

